

## L'ENTRAVE

Pour constituer le dossier de régularisation de sa situation administrative, Ming, qui vit en France depuis dix ans sans papiers, a besoin de lettres de recommandation. Je suis un de ses proches à qui il demande ce service.

Après avoir accepté avec enthousiasme et l'avoir remercié pour sa confiance, je me rends compte qu'écrire un courrier destiné à un représentant de l'administration, qui décidera de son sort, introduit entre lui et moi une ligne que nous nous refusions à voir, du moins à laquelle nous ne donnions pas d'importance.

Je n'imaginai pas avoir à écrire un jour une lettre qui témoignerait de la dissymétrie aux yeux des autres, de la loi en particulier, d'une amitié qui semblait s'être instaurée d'égal à égal. Il devient mon débiteur d'une manière inattendue, un peu dérangeante, même si au fond cette lettre renforce notre estime mutuelle.

Peut-on objectiver les qualités d'un ami et plus généralement d'une personne, parler de ce qui ne s'authentifie par aucun titre ni diplôme, aucune compétence ni étiquette, qualifier ce qui tient à un certain esprit de liberté et qui s'étiole si on ne le cultive pas ou si on l'entrave trop longtemps, trop souvent ? Et quelle autorité ai-je pour cela ?

Écrire ne se peut sans réfléchir à ce qu'il en coûte de faire de l'autre un objet littéraire : alors que j'étais tout guilleret à l'idée d'une lettre dont je m'imaginai qu'elle allait démontrer les qualités de Ming, sans bien savoir d'ailleurs lesquelles sont requises pour obtenir des papiers, sinon d'ordre administratif, je ressens le poids éthique d'une telle démarche, non seulement en examinant nos liens, mais en pensant à tous ceux qui demandent un tel service et à ceux qui s'en acquittent par amitié, par un geste finalement troublant.

De là un malaise que la nécessité pousse à écarter à des fins utiles. Espérons-le du moins.

Ming partage en colocation l'appartement d'une connaissance commune, pour longtemps en voyage, avec un étudiant en art dramatique. Il travaille dans un bar-tabac comme serveur, après une carrière obligée de manutentionnaire. Il ne fait partie d'aucun collectif de Sans-papiers, mais connaît leurs déboires.

Après les années de grande galère, il s'est sorti des pattes de ceux qui l'exploitaient en faisant miroiter des promesses non tenues, s'est éloigné des Chinois chez qui il squattait, a sa chambre à lui, un travail et paie des impôts.

Pourtant, depuis quelques mois il est las. Il n'en laisse pas paraître grand-chose. Le temps est loin où il était prêt à tout, même à s'aliéner. N'a-t-il pas tenté de s'engager dans la Légion pour des papiers ? Les recruteurs ne s'y sont pas trompés, il aura été recalé au dernier test, celui de l'endurance à l'obéissance. Faux pas de son indépendance de caractère. Tant mieux pour lui peut-être.

Des amis continuent de l'encourager à reprendre ses démarches abandonnées ; mais les pistes se brouillent et les espoirs ranimés par les paroles de bonne volonté se dissipent.

Il a connu les avocats sans états d'âme, les incompetents, les gentils qui estiment ne pouvoir rien faire pour l'instant. Son dossier traîne, rien ne se passe car rien ne peut se passer, et il est difficile de savoir si les sept ans de séjour requis sur le territoire n'auront pas enflé dans un an, dans trois. Il aimerait être insouciant.

Un soir de Fête de la musique, une jeune femme vient s'asseoir à côté de lui sur un trottoir ; elle vit en Corée et passe ses vacances à Paris. Elle vit avec lui les deux semaines de son séjour puis repart à Séoul. Depuis quand n'a-t-il pas été amoureux ? Il imagine une autre vie que l'impasse dans laquelle il se trouve en France et se met à envisager de repartir ou peut-être d'immigrer en Corée.

Presque dix ans qu'il a quitté la Chine. Ses parents, qui l'avaient incité à émigrer, lui répètent désormais qu'il n'a pas d'avenir à végéter sans papiers, sans beaucoup de droits, sans rien : il pourrait rentrer, la situation en Chine a évolué ; un bon travail, il en aurait un tout de suite et fonderait une famille.

Mais voilà, il n'est plus vraiment chinois, sans être français ; il ne peut plus vivre là-bas sans regret et pas vivre sereinement ici.

Sans-papiers : pas une ombre qu'on chasse d'un square, un gamin qu'on place en foyer, une famille qu'on disperse ou de la main d'œuvre bon marché qui repeint les parties communes de votre immeuble, vous lorgne en baissant la tête et voudrait sa part du confort de l'Occident ; mais quelqu'un qui s'est défait de qui il était et ne voit pas encore qui il pourrait être.

Cette histoire d'amour lui rend un peu de lui et le fait souffrir, bien sûr. L'amour ! L'amie coréenne revient en France, promet qu'elle reviendra encore. Mais après ? Il sait que cette précarité ne rassure pas.

Un ami présente alors Ming à un magistrat spécialisé dans les questions d'immigration, qui conseille d'attendre un an et indique comment constituer un dossier solide. Réponse à peu près sûre, même si les professionnels eux-mêmes semblent n'avoir aucune certitude. Il choisit de rester en France et se décide à faire appel aux amis.

Certes il est souvent morose, mais reste attentif aux soucis, aux confidences, aux plaintes, aux petits maux des uns et des autres. Il sent que certains d'entre eux se lassent de cette situation qui dure et ne peut que durer, dont on se demande si elle en finira d'être insoluble. Vivre sans papiers est un mal chronique, qui épuise la bonne volonté de qui veut aider ; parce que, simple citoyen, on sent à quel point on ne peut presque rien. Pas rien tout à fait, juste pas grand-chose ; sur ce pas grand-chose, on s'appuie ; ça tisse des liens, ça soutient modestement, c'est ce qui fait d'un passant un proche.

« Bien sûr que je vais écrire cette lettre et te domicilier chez moi si ça peut t'aider. » Est-ce que j'y pense ? Il rappelle que la loi peut me chercher chicane. Aide au séjour d'étrangers en situation irrégulière. On verra bien.

Ming continue d'aller à son travail. Sa situation ? Il ne faut pas trop y songer. Il est impossible de n'y pas songer. Il fait comme tant d'autres, évite les patrouilles de flics et reste prudent, même sans raison ; il se souvient que c'est lorsqu'il ne s'y attendait pas qu'il a été contrôlé : la première fois, envoyé dans un centre de rétention ; la seconde, relâché sans bien comprendre pourquoi, sinon que sa bonne étoile, sa maîtrise du français et son côté « Chinois pas comme les autres » l'ont sans doute aidé. Il a appris à naviguer au flair, à observer en chasseur, à écouter ce qui ne fait pas de bruit. B-a-ba de la survie. Il fait confiance avec circonspection, sait qu'il ne faut pas attendre avec trop d'espoir, de peur de perdre ses forces, et parle souvent du Tao, des études de philosophie qu'il aimerait reprendre, de son grand voyage qu'il voudrait écrire.

Que ce mince garçon ait parcouru tant de distance en bateau, à pied, en bus, en camion, marchant, courant, traversant les frontières de nuit ou très tôt à l'aube, en plaine, en forêt, en montagne, se colletant à des passeurs armés, se mêlant à des groupes venus d'un peu partout, ne communiquant que par les yeux, aidant des femmes avec leurs enfants, souriant à des gens apeurés et pleurant un copain de voyage, tué accidentellement tandis qu'il tentait de s'échapper d'un centre de rétention ; que ce garçon au chapeau de feutre et au sourire engageant ait connu les prisons du Vietnam, de Slovénie, ait erré dans des décharges où de plus pauvres encore que lui, une nuit difficile, l'ont caché, certes payés par les passeurs mais dont il se rappelle qu'ils avaient offert du pain frais, des saucisses et du café fumant le matin – souvenir d'une gratitude, qui cerne d'un peu de clarté ces scènes de fuite, ces rixes et aussi cette méfiance qui endurecit, quand on a affaire aux visages impénétrables ou hâbleurs des passeurs, en les mains desquels on est bien obligé de mettre sa vie –, on s'en étonne.

Son voyage fascine. Il le raconte rarement, et par bribes. On comprend vite qu'il a connu ce que certains ont traversé à leur manière en étant malade, exilé, pourchassé, interné, et qu'il est difficile, présomptueux même de croire qu'on peut se l'imaginer, a fortiori l'écrire, quand on ne l'a pas vécu ; on comprend qu'il est vraiment seul et que, si la conscience de cette solitude peut enrichir, elle est ambiguë, tant elle risque de nous rendre avare à vivre en avant et de nous retenir en nous-mêmes ; on comprend aussi que son état de fantôme social émiette en lui peu à peu la sensation de sa propre consistance : on le sait, à force d'être en marge, on perd de vue qui on est, malgré les amis qui vous aident et vous aiment.

On le dirait un peu déprimé, mais qu'il vous embarque une heure avec lui, et sa voix, son visage ne sont plus sombres : il a traversé trois fois le monde, vécu des tribulations épiques, sait ce que c'est qu'avoir peur, faim, qu'aimer en chemin et perdre. Non qu'il soit vantard : ce voyage n'est pas pour lui un moyen de parader en héros devant des parisiens en mal d'aventure ou de culpabiliser ceux qui se plaignent de tout ou discutent de politique et de vacances annulées. Qu'il commence, une fin de soirée quand tout le monde est parti : on devine que ce garçon a vu qui il pouvait être, en bien comme en mal, et que cette connaissance l'a grandi, lui a fait prendre de la distance aussi.

Un soir, il lance : « je n'ai jamais tout dit de mon voyage, ni en Chine, ni ici. Je mens toujours un peu, je ne sais pas pourquoi. » On sait qu'il vient de faire un aveu douloureux, comme s'il manquait et avait manqué souvent à l'amitié, à la vérité qu'un tel voyage exige pour se dire. Et on comprend mieux pourquoi il décrit par allusions, pourquoi il rechigne lorsqu'on veut écrire un article de son histoire : le voyage de Ming est ce qu'il possède ici de plus précieux peut-être, une sorte d'identité. Est-ce qu'il n'éprouvait pas, en traversant tant de pays et en croisant tant d'hommes, cette concentration d'être qui nous livre à nous-mêmes, par surprise et souvent dans les situations de grand danger ? Il a vu les supermarchés gardés et leurs banderoles de dépenaillés, les bidonvilles cachés d'Europe, il en a goûté la crasse rance et senti les odeurs ; il a connu

les amulettes qu'on tient contre soi, les dieux auxquels on ne sait si on croit mais à qui on parle comme à des amis qui nous ont quittés ; il sait les regards et les baisers qu'on échange dans un moment décisif, la dernière réserve d'argent qu'on épuise dans une mauvaise passe, en en gardant encore une secrète, au plus intime.

Peut-être son voyage est-il le monde, la vie même ? Il voudrait l'écrire : il n'est pas prêt, dit-il. Il faut du temps parfois pour être à la hauteur de ce qu'on a vécu.

Dans ce voyage demeure quelque chose qui ne lui appartient pas. Pas seulement parce qu'il a accompagné au cours de sa deuxième tentative une jeune fille, jamais revue, qu'il a aimée, qu'il aurait peut-être épousée et qu'il a confiée à un compagnon de route qui franchissait avant lui la frontière, où lui-même serait arrêté. Il sait que dans ce voyage survit la promesse de ce moment où il serait enfin à destination et pourrait témoigner de ce qu'il a compris sur lui-même, sur les hommes.

Pourquoi a-t-il décidé d'immigrer en France ? Des parents ici et l'espoir d'une vie plus épanouie. Ce qui lui a fait tenter plusieurs fois le passage ? Peut-être ce qui pousse à quitter les rangs d'où on est issu, les carrières où on pourrait vivre tranquille, le pays qui est le nôtre pour découvrir on ne sait quoi en soi-même, mais qui dépend du voyage pour se manifester, et qui fait se moquer des frontières.

L'aventure. La poésie. Être.

On parle d'asile politique et de guerre, de santé, d'économie et de migration climatique ; on parle de ce qui force à s'exiler et qui est terrible. Il y a aussi ce qui pousse à vouloir être ce qu'on ne peut arriver, on ne sait pourquoi, à devenir là où on est né. Qu'en est-il de cette migration qui voudrait abolir les frontières du monde entier pour respirer à son aise ?

En autodidacte curieux, Ming aime citer les classiques chinois, le voyage vers l'Ouest du Singe pèlerin, les paroles des sages qui arpentaient les Royaumes Combattants et d'autres poètes errants. Cette tutelle ne sert

qu'à approfondir ce que lui ont enseigné son voyage et ses dix ans au pays des Sans-papiers : ce qui aura été son université.

Ming un jour écrira son voyage. D'une voix bien à lui, il racontera ce que c'est qu'être un homme qui s'en va, un homme qui veut accomplir l'inconnu qui appelle et incite.

Il faut tout de même pouvoir s'asseoir à une table, sur laquelle s'appuyer sereinement et durablement. Reste une dernière frontière matérielle. Épuisant que cette étape si proche soit si pénible et incertaine à franchir : un rien qui vous sépare de vous-même, de ce qui ouvre à d'autres possibles, à votre vie plénière d'homme.

Les papiers ne lui permettront pas d'être celui qu'il cherche. Cette quête est d'un autre ordre. Mais vivre sans papiers est une entrave à le devenir.